



HAL
open science

Témoigner de l'immersion dans l'horreur. Un dispositif de sensibilisation au service d'une cause militante

Christophe Traïni

► To cite this version:

Christophe Traïni. Témoigner de l'immersion dans l'horreur. Un dispositif de sensibilisation au service d'une cause militante. Pierre Leroux et Erik Neveu (dir.), En immersion. Pratiques intensives du terrain en journalisme, littérature et sciences sociales, Presses Universitaires de Rennes, 2017. hal-02535818

HAL Id: hal-02535818

<https://hal.science/hal-02535818>

Submitted on 7 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TEMOIGNER DE L’IMMERSION DANS L’HORREUR.

Un dispositif de sensibilisation au service d’une cause militante.

Ce chapitre s’inscrit dans le prolongement d’une enquête consacrée aux militants de la cause animale du XIX^e siècle à nos jours. La perspective adoptée s’applique à articuler deux volets d’analyse complémentaires. D’une part, les matériaux tels les entretiens et les récits (auto)biographiques permettent d’interroger les expériences à l’origine des sensibilités que l’investissement dans la cause prolonge sous une forme renouvelée et satisfaisante. D’autre part, l’observation ethnographique des *dispositifs de sensibilisation* mis en œuvre par les protecteurs des animaux s’avère indispensable afin de mettre à jour la manière dont l’expression et la mise à l’épreuve d’émotions contribuent à susciter et intensifier l’attachement à la cause¹. Autant dire que les ajustements entre des dispositions affectives, que les militants doivent à leur cheminement biographique passé, et l’engagement présent dans la protection animale n’est jamais immédiat. Ces ajustements méritent d’autant plus d’être examinés que l’opération qui permet de transmuier des sensibilités personnelles, et relativement frustes, en émotions partagées au sein d’un collectif militant requiert des savoir-faire qui ne vont nullement de soi. Le cas que nous examinerons ici relève d’une des protestations les plus anciennes de l’histoire de la cause animale : les cruautés que les expérimentations scientifiques réservent aux cobayes. L’analyse se focalisera, plus précisément, sur l’ouvrage de Samir Mejri, *Victimes silencieuses. Deux années dans un laboratoire d’expérimentation animale*. Publié en 1991, avec le soutien de la Fondation Brigitte Bardot, ce livre présente le récit d’un jeune homme que les hasards de la vie ont conduit à être engagé comme technicien animalier au sein d’un laboratoire². Comme nous le verrons, loin de se limiter à rapporter des « faits », l’ouvrage s’efforce de susciter des émotions visant à consolider l’opposition à des pratiques érigées au rang de scandale moral et de problème public. Du fait de la forte inscription de la subjectivité du narrateur, le récit emprunte cette forme propre au témoignage à travers laquelle un témoin soumet au jugement

¹ Par dispositifs de sensibilisation, il faut entendre l’ensemble des supports matériels, des agencements d’objets, des mises en scène, que les militants déploient afin de susciter des réactions affectives qui prédisposent ceux qui les éprouvent à s’engager ou à soutenir la cause défendue.

² Samir MEJRI, *Victimes silencieuses. Deux années dans un laboratoire d’expérimentation animale*, Editions Terradou, Les brûlots – Fondation Brigitte Bardot, Le Chaffaut, 1991.

du public, non seulement la situation scandaleuse qu'il a pu observer, mais encore la manière dont il a pu en être personnellement affecté (Mehl, 2003).

Bien évidemment, il ne sera à aucun moment question de pouvoir prétendre juger de la *véridicité* de ce récit, ni même de ce qu'il doit exclusivement à son seul auteur déclaré. Du point de vue qui nous intéresse, nous nous limiterons à mettre à jour le pacte de lecture vers lequel le témoignage de l'immersion dans l'horreur s'efforce d'orienter le lecteur. **Ce faisant, nous verrons comment cette mise en récit modifie profondément la signification et la portée des réactions affectives que Samir Mejri éprouva initialement sous la forme immédiate de l'adversité. En d'autres termes, il s'agira d'examiner comment ce qui aurait pu demeurer un incident biographique, une expérience professionnelle malheureuse, est converti en connaissance justifiant l'engagement du plus grand nombre dans une cause à la fois urgente et impérieuse³.**

La transformation radicale du témoin

Entre descente en enfer et chemin de Damas, les récits d'immersion dans l'horreur retracent souvent la conversion profonde du témoin, la transformation radicale de ses modes de perception, de ses préoccupations et de ses principes de jugement. En l'occurrence, l'histoire de Samir Mejri s'avère exemplaire. La transformation sera d'ailleurs d'autant plus brutale que son récit d'effroi commence par un épilogue qui laisse momentanément penser à un merveilleux conte de fée.

Issu d'un milieu très modeste, Samir Mejri arrête son parcours scolaire dès la 3^{ème}. Dans sa ville, à Toulon, il enchaîne de multiples petits boulots dans une relative insouciance. Au cours de ces années de jeunesse, rien ne semble le distinguer des camarades de son âge, si ce n'est une sympathie pour les animaux qui le conduit à rompre la relation qui le liait à son meilleur ami d'enfance. Ce dernier, en effet, tirait à la carabine sur les moineaux et posait des pièges : « *mon amour des animaux [écrit le narrateur] est inscrit dans mes gènes. Toute mon enfance est remplie de souvenirs où les animaux ont une place de choix* » (p. 23). Alors qu'il a atteint l'âge de 24 ans, lui et son épouse peinent à joindre les deux bouts car il ne trouve pas de travail et n'a plus de droit au chômage. Une aide inespérée lui sera apportée par Paul, directeur général d'un institut de recherche en pharmacologie qui, au cours de son enfance, fut

³ L'étude de ce cas confirme à la fois l'utilité et les précautions que nécessite la notion de *choc moral* proposée par James Jasper pour rendre compte des ressorts de l'adhésion à certaines causes (Jasper, 1997). Si des expériences affectives préalables s'avèrent effectivement déterminantes dans l'adhésion à la protection animale, leurs effets ne sont nullement immédiats et inéluctables. Les sensibilités héritées du passé ne pèsent sur l'engagement qu'à l'issue d'une formalisation à laquelle les dispositifs de sensibilisation — ici le récit d'immersion — contribuent grandement (Traini, 2009 et 2010).

confié durant plusieurs années aux soins de la mère de Samir. Paul propose à Samir de rejoindre son institut parisien afin d'y occuper un poste de technicien animalier consistant à nourrir les animaux et nettoyer leurs cages. Son épouse est également engagée comme secrétaire, ce qui vaut au couple de pouvoir vivre à Paris dans un confort matériel qu'il n'avait jamais pu espérer jusqu'alors.

Sur son nouveau lieu de travail, les conditions offertes à Samir apparaissent également fort avantageuses. Paul, en raison du lien qui le lie à sa mère, le présente officiellement comme son « neveu ». Ce lien de parenté fictif vaut également à Samir le fait de jouer le rôle d'homme à tout faire du directeur général : il tond sa pelouse, garde sa luxueuse maison durant les vacances, se déplace parfois jusqu'au laboratoire avec sa Mercedes, etc... Quoiqu'il en soit, aussi ambigu soit-il, ce statut présente de nombreux avantages. Les collègues de travail manifestent au supposé neveu du directeur général un respect bien supérieur à celui qu'ils accordent habituellement aux techniciens animaliers. Bien plus encore, Paul promet à Samir une ascension fulgurante dans le laboratoire : une formation sur le tas, de 6 mois seulement, lui permettra d'accéder à un poste de technicien de laboratoire lui donnant droit à un salaire mensuel de 15.000 francs. Pour l'ancien chômeur en fin de droit, cette promesse s'apparente à une carrière inespérée. Pourtant, ce fabuleux scénario ne tarde pas à s'enrayer. D'une part, Samir doit se former à des « manip » sur des cobayes qui le révulsent au plus haut point. Les compétences qu'il est censé acquérir, en effet, consiste à travailler sans sourciller « *dans cet Institut où les animaux sont des objets réactifs, alors que ma sensibilité me porte tout naturellement à les aimer* » (p. 148). D'autre part, le statut peu commun dont bénéficie Samir lui vaut d'autant plus d'inimitiés et de jalousies parmi ses collègues que ce dernier ne fait rien pour ne pas donner l'impression d'en abuser. Le neveu du directeur se soustrait aux tours de garde auxquels se soumettent ses pairs. Après avoir eu maille à partir avec certains de ses supérieurs, il alerte Paul et se vante d'avoir à son « *actif le licenciement d'une directrice et le rétrogradage au rang de technicienne de la chef du personnel !* » (p. 145). De fait, les difficultés d'intégration et d'adaptation au sein ce milieu professionnel auquel rien ne l'avait préparé ne cessent de s'accroître. D'une part, les découvertes relatives à la manière dont sont traités les animaux lui apparaissent de plus en plus sordides et répugnantes. D'autre part, l'inimitié de ses collègues de travail ne cesse de s'accroître. Ulcérés par l'impunité que lui vaut sa relation au directeur général, certains s'ingénient à éprouver plus encore sa sensibilité en plaisantant ou maltraitant les bêtes dont il a la charge. Le confort matériel que lui vaut son salaire l'oblige à faire face au malaise croissant qui le tenaille. Toutefois, son investissement dans le travail ne cesse de diminuer. Il « *essaye de*

pousser, toujours plus loin, les limites de la “resquille” » (p. 121), passe des heures sur le Minitel, écoute de la musique sur un walkman, simule la maladie pour bénéficier d’arrêt de travail. Par ailleurs, il est loin de tenter d’atténuer les conflits avec ses collègues de travail lorsqu’il dépose une merde synthétique sur leur bureau, lance des boules puantes dans les bouches d’aération, ou bien encore laisse délibérément la porte de l’animalerie ouverte.

Finalement, après que deux animaliers se sont ingéniés à le provoquer en maltraitant des lapins, Samir démissionne. Avec son épouse, il déménage sur Marseille où le couple retrouve bien vite une vie de galère. C’est un rencontre fortuite qui l’incite à transmuier son expérience d’immersion en témoignage au service de la cause animale. Le vétérinaire qui vaccine ses chiens est un militant de la protection animale fort intéressé par son récit. Ce dernier ne tarde pas à le mettre en contact avec un journaliste d’un grand quotidien national. L’article que celui-ci rédige après avoir réalisé une longue interview fait sensation dans les milieux de la protection animale. Samir est félicité et invité à s’exprimer lors d’une conférence organisée par une organisation militante. Cette soirée s’avèrera décisive car il rencontre « *un jeune militant enthousiaste à en être agressif. Le style écolo passionné, végétarien, en relation étroite avec moult associations, grand, presque maigre avec un tee-shirt Greenpeace (...). Une chose est sûre, sans lui ce livre n’aurait probablement pas vu le jour* » (p. 230).

Avant toute forme d’analyse du livre en question, il convient de souligner l’ancienneté, la diversité et la récurrence des témoignages d’immersion dans l’horreur que l’on peut observer dès lors que l’on s’intéresse aux mobilisations en faveur de la protection animale. Les organisations militantes de la protection animale, en effet, se sont souvent appliquées à diffuser des descriptions effroyables des souffrances animales infligées, plus particulièrement, au sein des laboratoires ou des abattoirs. En 1874, la journaliste féministe britannique Anna Kingsford, impressionnée par la lecture d’un article antivivisectionniste, entame des études de médecine à Paris afin de pouvoir prouver l’inutilité de la pratique. Parmi les toutes premières femmes diplômées en médecine, de retour à Londres, elle s’engage en 1877 au sein de l’Association internationale pour la suppression totale de la vivisection et rédigera de nombreux textes réclamant l’abolition de la pratique. En 1903, Liesa Schartau et la comtesse Louise Lind-af-Hageby — fondatrice de la société suédoise antivivisection — s’inscrivent comme étudiantes à l’University College London afin de pouvoir rapporter au public les agissements de vivisecteurs observés au plus près. Les deux jeunes femmes tiennent consciencieusement un cahier qu’elles publient, d’abord sous le titre significatif de *Eye-Witnesses*, puis de *The Shambles of Science: Extracts from the Diary of Two Students of*

Physiology. Bien plus récemment, en France, et à propos des abattoirs, on retiendra les exemples d'ouvrages tel *Abattoir... Agir autrement*, publié en 2004, rédigé par Gil Raconis, longtemps délégué enquêteur de l'Œuvre d'Assistance aux Bêtes d'abattoir ; ou bien encore, *Ces bêtes qu'on abat. Journal d'un enquêteur dans les abattoirs français (1993-2008)*, de Jean-Luc Daub, publié en 2009.

Des ambiances et des scènes qui horripilent les sens

On l'aura compris, au regard de Samir Mejri, l'immersion dans un laboratoire constitue avant tout une expérience douloureuse d'inadéquation à une carrière professionnelle qui s'avérait prometteuse. C'est la rencontre avec des militants — qui perçoivent en lui l'opportunité d'intensifier leur critique contre les laboratoires — qui l'incite finalement à transmuier son expérience personnelle en un témoignage servant la protection animale. Cette aide apportée en vue de la rédaction de son récit est cruciale du point de vue qui nous intéresse ici. À l'instar des « militants moraux » apportant leurs ressources à des mobilisations dites improbables, les opposants à l'expérimentation animale offrent à Samir un savoir-faire spécifique qui repose précisément sur la maîtrise du *registre émotionnel du dévoilement* (Traïni, 2011). De fait, les procédés d'écriture qui caractérisent l'ouvrage *Victimes silencieuses* ne peuvent être dissociés de compétences militantes venant reformuler et modifier la portée significative des vicissitudes qui ont bouleversé la vie du jeune toulonnais. C'est bien cette reformulation — impulsée par les militants — qui permet d'appréhender le témoignage de Samir comme un dispositif de sensibilisation visant à susciter les réactions affectives des lecteurs afin qu'ils se rallient à la cause. Le récit, en effet, s'applique à ce que le public éprouve les émotions l'orientant vers une transformation affective et cognitive analogue à celle qui a bouleversée l'existence de Samir Mejri. Initialement « *impressionné par toutes ces bouses blanches qui parlaient de phospholipide dont on avait découvert de nouvelles propriétés* » (p. 97), le témoin, et par la suite son public, découvre la nature véritable, répugnante et révoltante, de leurs pratiques.

Les techniques d'écriture des récits d'immersion se caractérisent généralement par une forte présence du narrateur dans le récit, afin notamment de rendre ambiances et émotions intelligibles (Neveu, 2012 : 232). En l'occurrence, le narrateur de *Victimes silencieuses* s'emploie à restituer ces multiples expériences qui contribuent à faire du laboratoire, non pas un lieu stérilisé et dédié à la Raison, mais bel et bien un endroit infâme et mal famé. À ce propos, il convient de remarquer la place importante d'expressions visant à restituer la manière dont l'immersion dans le laboratoire ne cesse d'horripiler les sens du témoin. Bien

que la vue soit évidemment privilégiée dans la dynamique des découvertes effroyables, l'ouïe et l'odorat n'en sont pas moins souvent concernés. Le récit d'immersion évoque ainsi souvent, non seulement des *bruits*, inaccoutumés mais encore les effets qu'ils produisaient sur l'état corporel et affectif du nouvel employé :

J'entends encore aujourd'hui le bruit que font les corps qui s'accumulent dans le sac, agité par saccade, des derniers soubresauts de ces petits êtres (...). À plusieurs reprises j'ai fermé les yeux, je me suis crispé en entendant les cris des gerbilles (pp. 84 -85).

En passant devant la porte entrouverte, j'entends les gémissements d'un chien (...). Des gémissements faibles et très lents, une plainte langoureuse dont l'intensité sonore est basse, mais dont l'intensité émotionnelle est telle qu'elle s'infiltré en moi, et me bouleverse. Il y dans cette plainte ce quelque chose d'universel, qui malgré la barrière de la langue, ou de l'espèce, vous fait ressentir avec acuité la souffrance d'autrui. Involontairement mon souffle se synchronise avec celui de l'animal. Mon cœur bat à toute vitesse alors que je pousse doucement la porte, puis j'ai la sensation qu'il s'arrête, alors que le souffle de l'horreur percute mon cerveau avec violence (p. 104)

De même, de nombreuses références à l'odorat évoquent des réactions de répulsion qui s'imposèrent d'une manière plus immédiate et brutale encore.

Une odeur pestilentielle me pique les narines et me fait bloquer la respiration (p. 99).

Quand il ouvre la première porte [*de la « pièce noire » réservée au chien*], l'odeur me coupe la respiration (...). Le chien dégage une odeur difficilement soutenable, sans compter les tiques et les puces, c'est vraiment une épave, qui se pisso dessus, que j'ai sous les yeux (pp. 129-133).

[*Lors d'une livraison de cobayes*], il ouvre les portes de la camionnette nous envoyant en pleine figure les relents de cette puanteur que je connaissais maintenant que trop bien, celle de la putréfaction d'excréments mélangés à de l'urine dans un endroit clos. Cette puanteur vous soulève vraiment le cœur, et je me demande encore aujourd'hui comment le livreur faisait pour respirer ça (p. 139).

Comme on peut le constater ici, l'évocation de la manière dont les sens du témoin sont éprouvés permet souvent de marquer ce qui le différencie de ses collègues de travail. Doté de cette « *sensibilité naturelle que chaque être humain normalement constitué ressent vis-à-vis d'un animal* » (p. 111), Samir se souvient des réflexes inéluctables de son corps : « *je suis profondément écœuré, je sens mon estomac se contracter* » (p. 101) ; « *des larmes de colère et de douleur coulent sur mes joues tandis que je cours aux toilettes pour vomir mon petit déjeuner* » (p. 206). De leur côté, ses collègues de travail font preuve d'une étonnante indifférence dont les ressorts, comme nous le verrons plus loin, seront dévoilés au fil de l'expérience d'immersion. Dans un premier temps, toutefois, la proximité forcée avec ces étranges collègues de travail contribue, elle aussi, à exaspérer les sens du témoin. Si d'une manière générale, la technique du portrait permet l'insertion de la subjectivité du narrateur dans le récit (Neveu, 2012 : 232), elle contribue surtout ici à souligner le sentiment de dégoût qui étire le jeune toulonnais plongé dans « *ce sous-sol, à l'éclairage blafard* » (p. 95). Bien que le récit ne manque pas de personnages BCBG, vivant dans le luxe que leur offre une industrie pharmaceutique très lucrative, une place plus importante encore est accordée à des troublantes figures grotesques :

Une femme noire, aussi forte des hanches que des épaules donnant à un visage de marâtre une architecture en conséquence. Ne croyez pas que le portrait que je dresse de cette personne soit influencé par tout ce que je sais, maintenant, sur elle ; non, elle fait partie de ces personnages dit morphotypés, dont les traits de caractère et les pensées sont incrustés dans leur physionomie (p. 40).

J'apprendrai plus tard que Farid pratique la boxe à un haut niveau. Cela ne saurait être sans incidence à la fois sur ses capacités intellectuelles, que d'emblée j'évalue très limitées, et sur son endurance à la violence et son accoutumance à la vue du sang. Bref, le portrait de la machine à tuer (p. 49).

Franck la quarantaine, il est gros de partout : du double menton aux doigts boudinés, la graisse a tout investi. Il sue à grosses gouttes du matin au soir, été comme hiver. Il boit son pack de bière qu'il amène tous les jours avec lui, il a sa bouteille de rouge dans le placard des couverts au self (...). Cela paraît peu vraisemblable qu'un tel personnage puisse travailler dans une unité de recherche au sein d'une multinationale pharmaceutique et pourtant je n'invente pas ce personnage pour les besoins d'un roman, c'est la vérité. Cet être abject, le "gros porc" comme tout le monde l'appelait, avait la responsabilité des expériences de cardiologie menées sur les chiens (p. 106).

Certes, certains personnages présentent *a priori* des allures moins rebutantes, mais ils ne peuvent faire autrement que de porter sur eux les traces de leurs horribles pratiques : « *il y a tellement de manip à faire que M^{me} Tristaut et M^{lle} Dupont vont au self avec leur blouse maculée de giclée de sang (le règlement rendait obligatoire le changement de blouse au moment du repas, mais personne n'en tenait compte), et du sang incrusté sur le pourtour de leurs ongles* » (p. 125). Autant que les mines patibulaires et les hygiènes douteuses, l'impossibilité de partager ses impressions avec son entourage contribue à exacerber les réactions de répulsion du témoin. En effet, au moment même où ses sens l'offusquent, ses collègues font très souvent preuve, pour leur part, d'une incompréhensible et spectaculaire indifférence : « *avec moins de soin que si elle épluchait des oignons, M^{me} Tristaut, cigarette à la bouche, découpe les minuscules têtes pour en extraire le cerveau qui sera pilé dans le mortier électrique* » (p. 84). Fort heureusement, cette déconcertante solitude peut être contrebalancée par la communauté d'émotions que le narrateur sait pouvoir partager avec ses lecteurs : « *j'ai vu ces chiens traînés un par un jusque dans l'animalerie. Ceux qui ont le cœur serré de voir un chien dans un triste état comprendront ce que je ressentais, à la vue de ces onze chiens* » (p. 143).

L'immersion ou l'accès (fortuit) aux coulisses

La principale vertu généralement prêtée à l'expérience d'immersion est de permettre de saisir ce qui autrement demeurerait méconnu, voire dissimulé. De fait, le récit d'immersion dans l'horreur, loin de se limiter à la transformation du témoin, décrit la découverte progressive d'une réalité qui, bien qu'initialement peu perceptible, s'impose finalement de la manière la plus crue qui soit. En l'occurrence, le témoignage de Samir Mejri présente deux formes de divulgation des ignobles pratiques ayant cours au sein du laboratoire.

Une première forme consiste à décrire des opérations immédiatement perceptibles du fait de la banalité que les laborantins leur prêtent. L'impression d'horreur dérive alors de

comptes rendus donnant lieu à des descriptions purement factuelles qui redoublent le statut d'objet prêté à l'animal. Ici, c'est le mode d'engagement méthodique, répétitif et machinal des techniciens qui est livré au jugement du lecteur. De fait, ces descriptions des « manip » se caractérisent souvent par leur longueur et l'importance qu'elles accordent aux détails techniques qui préoccupent exclusivement l'attention de ceux qui les mettent en œuvre. Il est sans doute inutile ici de citer les longs et nombreux extraits de l'ouvrage relevant de cette technique d'écriture. On se contentera de noter que ces descriptions sont souvent émaillées d'éléments qui visent à susciter l'indignation du lecteur en attirant son attention, soit sur l'indifférence machinale du technicien, soit sur les postures pitoyables imposées aux cobayes :

M^{me} Tristaut scotche sans ménagement les petites pattes. Je vois se reproduire l'opération une centaine de fois, avec une dextérité qui ne saurait dater de l'expérience d'une ou deux manips, mais bien de millier de gerbilles. Je me souviens avoir souri nerveusement en pensant à la parodie de Charlie Chaplin dans "Les Temps Modernes". Je dis bien "nerveusement", car la vision de ces petits corps alignés, se pissant dessus de trouille et essayant vainement de décoller leurs petites pattes du ruban adhésif, n'a rien de vraiment comique pour moi ! (p. 81)

Une seconde forme de divulgation de l'horreur vient ajouter ses effets à ceux produits par les comptes rendus purement factuels des opérations qui réduisent les bêtes au rang d'objet. Cette dernière doit beaucoup à la durée de l'immersion car elle rend compte de la découverte progressive d'agissements, dans un premier temps, subreptices et furtifs. Ici, les techniques d'écriture s'apparentent bien plus encore aux savoirs faire romanesques car elles « enchaînent des épisodes, organisent rebonds ou flash-back, peuvent capturer le lecteur dans la dynamique de péripéties, d'une intrigue » (Neveu, 2012 : 232). Cette mise à jour graduelle de ce qui est dissimulé — plus ou moins sciemment — conduit Samir Mejri à endosser une posture analogue à celle qui caractérise le narrateur du roman policier. Ainsi, de nombreuses découvertes sont précédées par la description d'indices, dans un premier temps insignifiants ou énigmatiques, dont la nature effroyable ne sera révélée qu'ultérieurement. Ceux sont, par exemple, ces lanières puantes sur lesquelles « *du sang s'est coagulé en caillot et auxquelles pendouillent des lambeaux de chair et de sang* » (p. 68) et que les collègues de travail présentent comme d'inoffensifs liens destinés à des chiens prétendument anesthésiés. Ou bien encore ces autres traces ou indices que les bourreaux ne parviennent pas à dissimuler :

[À propos des lanières], j'avale ce mensonge, comme j'en avalerai d'autres (...). C'est dire si mon esprit critique est noyé dans les limbes de l'inconscience, mais aussi de la confiance que j'accordai à ce milieu des "blouses blanches". Pourquoi un chien anesthésié en viendrait-il à s'arracher la peau des pattes sur ces lanières, puisqu'il est censé ne rien ressentir ? (p. 69)

Depuis le premier jour j'avais remarqué cette teinte rouge sombre [*de sang*] qui s'était incrustée dans le mur. La teinte décolorée de la peinture bleue, juste au-dessus des bacs, prouvait que l'on brossait soigneusement à cet endroit (p. 116).

Depuis la fin de l'été (...), j'avais remarqué que les va-et-vient, autrefois épisodiques, des sacs poubelles en provenance des différents laboratoires vers ce congélateur, s'étaient accélérés (p. 108).

On l'aura compris, l'expérience d'immersion se révèle d'autant plus précieuse qu'elle permet au témoin d'accéder à des *coulisses*, ou « région postérieure », habituellement

inaccessibles (Goffman, 1973 : 110-111). Ici, bien évidemment, l'accès aux coulisses permet au narrateur, puis à son lecteur, d'éprouver une indignation d'autant plus intense que les bourreaux se sont ingénies à dissimuler les horreurs qui s'y trament : « *ce n'est que bien plus tard que je découvrirai l'animalerie des chiens. Il y a des choses que l'on ne montre pas à n'importe qui, fut-il considéré comme le neveu du directeur* » (p. 51). Du fait de ces efforts de dissimulation, les découvertes du témoin ne peuvent résulter que de deux processus. D'une part, une prise de conscience qui le conduit, comme on vient de le noter, à endosser un rôle d'investigateur déterminé à découvrir les agissements que l'on s'efforce de lui masquer. Ainsi, à mi-parcours de son récit, Samir Mejri raconte avoir pris la résolution de se dédier à une enquête active : « *il faut que j'utilise mon passe-droit pour me renseigner, pour comprendre (...). C'est décidé, il faut que j'agisse, ne plus subir ; cela risque d'être douloureux, mais au moins je serai lucide* » (p. 123) :

[À propos de la livraison de chiens évoquant un trafic] tout se fait méticuleusement, et je n'aurais probablement jamais pu voir comment cela se passait si je n'avais pas adopté une attitude inquisitrice (p. 137).

Le livreur, croyant que je suis l'animalier chargé de la transaction me salue comme tel. Je trouve le quiproquo inespéré : je vais suivre une nouvelle fois la dernière étape dans le trafic de chiens, la livraison aux laboratoires (p. 170).

Cependant, un autre processus, à l'origine de certaines des découvertes les plus effroyables, repose sur une tout autre logique : l'accès fortuit aux lieux auquel le témoin n'aurait pas dû normalement accéder. L'un des grands moments du récit d'immersion résulte ainsi de la description de situations contingentes, d'improbables enchaînements de circonstances, qui conduisent le témoin à observer ce qui se trame dans des coulisses habituellement bien fermées. À ce propos, l'une des expressions du narrateur pourrait être tenue comme des plus emblématiques : « *en passant devant la porte entrouverte* » (p. 104). Tout au long de l'ouvrage, en effet, Samir Mejri décrit le caractère fortuit des situations qui lui ont permis d'observer les scènes les plus effroyables : une entrée inopinée dans de la salle de cardio-vasculaire ; un collègue veut le contraindre à nettoyer la « pièce noir » réservée au chien ; les vrombissements d'un congélateur contenant un chien encore vivant et horriblement mutilé, etc...

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, *Victimes silencieuses*, le sort des bêtes de laboratoire constitue la réalité la plus révoltante que le récit de l'immersion entend dévoiler. À ce propos, deux expédients narratifs interpellent violemment la sensibilité des sympathisants de la cause animale. Le premier donne lieu à la description des poignants *face à face* entre les victimes et le témoin. Ici, il ne s'agit plus seulement de décrire la technicité froide qui réduit les bêtes au simple statut de « matériel de laboratoire ». Le récit de la rencontre, en effet, fait apparaître les cobayes livrés à l'expérimentation sous les traits de victimes implorant

vainement une aide charitable. Là encore, la subjectivité du narrateur est étroitement mêlée à la description objective de l'appareillage expérimental qui meurtrit le corps de l'animal :

Je m'avance pour voir la tête du chien. Sa gueule est maintenue grande ouverte par un grossier appareillage en fer. C'est alors qu'il pose son regard sur moi. Je comprends ce qu'il me dit sans mot, au travers de ses yeux larmoyants d'où émane une tristesse qu'il me transmet, il implore ma pitié (p. 105).

Je dors mal, cette nuit-là. La suivante aussi ; et même aujourd'hui, cette vision lancinante de ce chien — étripé à vif au nom de la recherche — qui me demande de l'aide à travers ses yeux remplis de détresse vient encore me tourmenter (p. 108).

Ici, c'est une forme de paradigme Lévinassien qui opère. L'évocation du regard implorant du cobaye, en effet, revient à affirmer que, à l'instar des hommes, les animaux ont un visage et peuvent interpeller éthiquement ceux qui les maltraitent en posant sur eux leur regard⁴. L'absence de réaction charitable s'apparentant à une complicité coupable avec les tortionnaires, l'engagement en faveur de la victime apparaît alors la conduite la plus moralement appropriée. On notera, à ce propos, que ce paradigme Lévinassien étaye un procédé récurrent des dispositifs de sensibilisation mis en œuvre par les protecteurs des animaux : la mise en exergue de regard d'animaux sollicitant la compassion. De manière très significative, l'éditeur de *Victimes silencieuses* s'est emparé de ce procédé en illustrant la couverture du livre par la photographie du regard d'un chimpanzé lancé à travers les barreaux d'une cage. Étant donné que le témoignage de Samir Mejri ne mentionne que des gerbilles, des lapins ou des chiens, et en aucun cas des chimpanzés, il est évident que ce regard emprunté à l'espèce animale *la plus proche de l'homme* vise à accentuer plus encore les effets attendus du recours au visage d'une victime (même si celle-ci n'est pas, en l'occurrence, véritablement concernée par le récit).

Du fait de son accès aux coulisses, le témoin est en mesure de recourir à une deuxième figure narrative qui ne peut que susciter l'émotion intense des amis des animaux : le témoin fait face à des bêtes qui pourraient être les fidèles compagnons perdus par certains de ses lecteurs.

Les chiens sont loin d'être des Beagles que ces messieurs prétendent utiliser exclusivement. Il y a là un cocker, des sortes d'épagneuls bretons, un fox terrier et des chiens de berger bâtards (...). J'ai peut être vu, ce jour-là, la tendre boule de poils qui vous manque tant (p. 100).

Une fois rentré, ce qui fut le fidèle compagnon d'une famille, se met à trembler, son corps secoué par de sortes de frissons (...). Celui-ci, la tête toujours baissé ne nous regarde même pas, se contentant de trembler, résigné, visiblement à bout, après le long périple qui l'a mené jusqu'ici, de sa famille bien-aimée à cette salle de cardio-vasculaire entre les mains de ce gros porc (p. 131).

Ainsi, a peut être fini le chien que vous avez recherché avec tant d'espoir avant d'évoquer la fatalité. La fatalité s'appelle laboratoire d'expérimentation animale et pourvoyeur (p. 132).

⁴ Selon le philosophe, le visage oblige, commande ; il interpelle, il exige une réponse, une aide, une sollicitude. Le dénuement du visage d'autrui, le fait qu'il me regarde, constitue en soi une injonction éthique (Lévinas, 1997).

Cette articulation étroite entre la dénonciation des cruautés de la science et les trafics de chiens accusés d'alimenter les laboratoires n'est certes pas inédite. On la retrouve au cœur des toutes premières mobilisations contre la vivisection, dès les années 1880, et dans leur témoignage, en 1903, Liesa Schartau et Louise Lind-af-Hageby assimilent souvent les victimes de la science à la figure de l'animal familier désespérément perdu. Ici, deux scènes de l'ouvrage renforcent l'importance, dans l'économie émotionnelle du texte, de la figure de l'animal de compagnie livré aux expérimentateurs. D'une part, le récit d'une scène poignante d'une mère et sa fille faisant le tour des laboratoires en espérant retrouver leur fidèle compagnon : « *Et Bony maman ; et Bony, maman, et Bony, où il est Bony, je veux voir Bony ; je veux mon Bony... rendez-moi mon Bony... !* » (p. 180). Bien plus encore, lors de la description de la livraison des chiens au laboratoire, le témoin affirme avoir pu constater que le double fond d'une camionnette dissimulait des chiens des espèces les plus variées⁵.

Une longue proximité permettant de démasquer des mobiles peu avouables

Nous avons déjà pu noter dans quelle mesure les portraits du personnel du laboratoire s'appliquaient à souligner la monstrueuse indifférence qu'ils manifestent au cœur même du « *Temple de la souffrance* » (p. 123). Cependant, le long investissement qui caractérise l'expérience d'immersion permet de découvrir bien plus encore que cette étrange nonchalance dont ils font preuve au cours de leurs horribles « *manips* ». À travers de multiples détails quotidiens, en effet, le témoin est en mesure de discerner les ressorts à l'origine de cette insensibilité initialement incompréhensible. Une longue proximité le conduit graduellement à se défier des efforts de présentation de soi que le milieu professionnel de la pharmacologie exige de ses membres. Ainsi, Paul, le PDG, est sans doute un *self-made man* méritant, « *mais derrière la façade, il y avait un homme enclin à des pulsions moins respectables que sa fonction ; après tout ce n'était qu'un homme, mais le problème est que je le voyais faire* » (p. 119).

De manière récurrente dans le récit, l'opulence inhabituelle à laquelle le jeune chômeur accède à l'issue de son engagement dans le laboratoire est souvent présentée comme l'une des clés explicatives essentielles pour décrypter les mœurs étranges de ses collègues de travail. L'appât du gain, des rémunérations juteuses et faciles à obtenir, contribueraient à étouffer toute forme de scrupules et d'états d'âmes. Ainsi, le témoin s'applique à inventorier les multiples « *petites "faveurs" dont bénéficie le personnel, qui vous amène à réfléchir plus*

⁵ Après la publication de l'article, fondé sur l'interview de Samir Mejri, celui-ci aurait été contacté par un juge d'instruction menant une enquête sur un trafic de chiens.

d'une fois aux avantages considérables que vous laisseriez choir si vous décidiez de partir » (p. 48) : primes, crédit facile, heure de battement le matin, carrière fulgurante en l'absence des diplômes requis, voyages à l'étranger sous couvert de représenter le laboratoire, etc... Ce souci du confort matériel confine parfois à une avidité aussi mesquine que sordide comme l'atteste le fait que Berthe et Farid puissent volontairement mutiler des lapins qui, une fois déclarés inaptes pour l'expérimentation, pourront être préparés au vin blanc (p. 90). De telles mœurs ne peuvent que porter le témoin à soupçonner ses collègues d'être habités par d'autres irrépressibles inclinations. Ainsi, le jeune toulonnais s'étonne : « *il faut croire que le milieu de la recherche pharmaceutique est propice à l'épanouissement des désirs sexuels* » (p. 160). A ce propos, il ne craint pas de révéler que M^{lle} Dupont, à la suite de relations extraconjugales, aurait transmis au PDG de vilaines « *bébêtes* » (p. 62). Le témoin a d'ailleurs surpris la même M^{lle} Dupont « *en train de copuler gaiement dans l'animalerie des gerbilles [avec] un jeune étudiant pharmacologue, que toutes se disputent* » (p. 160). Les techniciens qui ont accompagné le PDG en Thaïlande, pour leur part, en seraient « *revenus avec plein de récits croustillants sur leur "aventure avec les Geishas"* » (p. 161). Samir Mejri en appelle alors au jugement du lecteur : en abusant de gamines jetées sur les trottoirs, afin d'assouvir des bas instincts, ses collègues n'ont fait que révéler un peu plus des inclinations dont les bêtes de laboratoire font habituellement les frais : « *vous m'accorderez qu'une fois de plus, les techniciens ne faisaient que profiter de la souffrance d'autrui ; autrui étant cette fois-ci des adolescentes* » (p. 161).

Un autre type d'indices est souvent convoqué afin de divulguer la nature profondément cruelle des professionnels du laboratoire : une révoltante propension aux plaisanteries (souvent grivoises) et au rire⁶.

Tout en s'exécutant ces demoiselles racontent la dernière blague du laboratoire qui consiste à mesurer, où à défaut, d'évaluer, la longueur du pénis de leurs hommes afin de pouvoir comparer ! (p. 81)

Un après-midi alors que je reviens d'une pause prolongée, j'entends des éclats de rire dans mon labo, en entrant, je vois M^{me} Tristaut et M^{me} Rey, en train de singer les "débiles" (...). M^{me} Rey rit à en pleurer. Je suis décontenancé de voir M^{me} Tristaut faire le pitre comme cela. Mon sourire se fige lorsque je m'aperçois qu'elles miment les paralysies des gerbilles qu'elles viennent de déclamer et qui sont toujours vivantes, mais paralysées prises de convulsions, ayant toutes les peines du monde à redresser leur petite tête qui tombe en arrière ou sur le côté (p. 125).

La technicienne découpe les oreilles à l'aide d'un bistouri électrique, arrachant des petits cris aigus à l'animal (...). Les gestes pleins de tristesse de ces petites bêtes cherchant leurs oreilles, offrent même une distraction à ces dames qui en rigolent de bon cœur (p. 129)

[*Un chimiste s'amuse à verser du café brûlant sur des souris*] Ce n'est pas le seul « jeu » stupide qui me sera donné de voir. En revenant du self, j'entends les gloussements de ces dames qui ont fait le pari de branler un rat... (p. 160)

⁶ Cette coupable légèreté des savants était déjà soulignée par les auteurs de *The Shambles of Science: Extracts from the Diary of Two Students of Physiology* dans un chapitre intitulé « Fun ».

On aura compris qu'en dévoilant ainsi les « jeux » cruels ayant cours dans le laboratoire, le témoin en appelle à l'indignation du public et contribue à faire de son ouvrage un puissant dispositif de sensibilisation au service de la critique de l'expérimentation animale⁷. Du point de vue des militants de la cause, l'expérience d'immersion de Samir Mejri présente l'immense mérite de pouvoir armer la critique contre ce qui trop souvent tend à la neutraliser, à savoir l'autorité et le prestige que le sens commun prête ordinairement à la science. Là encore, dans un mouvement analogue à celui qu'il a connu, le jeune toulonnais, répudiant son « *doctorat en naïveté* » (p. 56), et fort de ses nombreuses découvertes, invite ses lecteurs à récuser « *l'auréole de respectabilité que j'avais moi-même accordée à ces "blouses blanches"* » (p. 144). À travers les vives réactions affectives qu'il sollicite du public, le récit d'immersion dans l'horreur contribue à fonder la critique sur des convictions d'une telle solidité qu'elles disqualifient la primauté que les défenseurs de la pratique incriminée accordent à l'échange d'arguments sophistiqués et pertinemment agencés. Bien mieux encore que la contre-expertise, qui nécessite des ressources scolaires et cognitives peu accessibles, les horreurs que le témoin a pu observer invitent le public à se méfier des formulations discursives des scientifiques. Ainsi, l'une des formules les plus récurrentes du texte souligne la principale vertu de la longue expérience d'immersion : permettre de *dévoiler ce qui se cache habituellement derrière les mots*.

Les termes expérimentation, vivisection, étaient connus de tous, même de moi à cette période, mais c'était un concept, un mot parmi des milliers d'autres disponibles dans la mémoire-langage, aucune image n'étant venue illustrer la réalité de la vivisection. Si je m'attarde sur ce point précis c'est pour vous dire que moi qui travaillais depuis un mois dans un laboratoire, je n'avais rien vu de choquant, alors j'imagine ce que doit représenter la vivisection pour le public ! (p. 65)

Les mots ne sont pas les images. J'ai beau parler à mon épouse de chiens dans un état lamentable, tout ce que son cerveau aura pu enregistrer (...) ne pourra jamais être ce que j'ai vu. *Vivisection et expérimentation animale* ne sont que des mots, comment décrire la souffrance ? (p. 102).

Elle ne voit la vivisection qu'à travers les mémos qu'elle tape, et dont les termes scientifiques interposés annihilent toute souffrance. Ces articles ne sauraient refléter autre chose que l'aspect très « propre » de la recherche (p. 185).

Je me retrouve dans une situation où toutes les valeurs sur lesquelles je faisais reposer ma confiance se dérobent tout d'un coup et me font vaciller de mon univers ouaté dans la cruelle Vérité du mot vivisection (p. 107).

Les fonctions militantes du récit d'immersion

Comme je me suis efforcé de le montrer ailleurs, le registre du dévoilement sous-tend des processus d'engagement dans une forme spécifique d'activisme qui caractérise une partie

⁷ À mille lieux de la sociologie compréhensive, l'intention critique du récit interdit ce type d'interprétation empathique vers laquelle les chercheurs en sciences sociales, en principe, s'efforcent de tendre. Ainsi, la forte propension au rire des professionnels des abattoirs ou des hôpitaux a bien été remarquée par les sociologues qui ont pu les observer quotidiennement. Toutefois, loin de rabattre le rire sur une nature cruelle, sourde aux sensibilités ordinaires relatives à la mort, les sociologues l'attribuent plutôt aux tensions qui résultent de l'engagement anxiogène dans des pratiques qui bien que se routinisant n'apparaissent jamais banales ou badines (Rémy, 2009 : 73, 161).

seulement de l'histoire des mobilisations en faveur de l'animal (Traïni, 2011). De manière significative, cette minorité militante est l'une des plus visibles compte tenu de sa capacité à présenter des figures fortement adaptées aux formats valorisés par les médias : voir, par exemple, les « coups de gueule » de Brigitte Bardot, ou bien encore les opérations commandos que les membres de l'Animal Liberation Front mettent en œuvre afin de délivrer les cobayes des laboratoires.

Ce type de militantisme repose sur une économie émotionnelle composée d'éléments interdépendants. En tout premier lieu, la dynamique de l'investigation et les efforts déployés pour débusquer les cruautés occultes donnent lieu à cette excitation spécifique qui anime ceux qui, tels des détectives, traquent les coupables. En l'occurrence, et au regard du caractère éprouvant de l'ouvrage⁸, il va sans dire que les lecteurs de *Victimes silencieuses* doivent déjà être suffisamment engagés dans ce type d'économie émotionnelle militante pour pouvoir entamer la lecture de l'ouvrage et... plus encore la terminer ! L'appétence nécessaire pour se plonger dans une telle lecture qui, on le verra, se distingue notablement de cette « évasion dans la réalité » poursuivie par les amateurs de romans policiers (Collovald & Neveu, 2004), trouve sans doute un support substantiel dans d'autres composantes du registre émotionnel du dévoilement. L'horreur divulguée est telle, en effet, qu'elle justifie la détermination dans l'action, l'engagement corps et âme, le recours à tous les moyens nécessaires pour mettre immédiatement fins aux ignominies. De fait, les dispositifs de sensibilisation, tel l'ouvrage *Victime silencieuse*, exaltent la figure héroïque des militants disposés à endosser le rôle de *justiciers*, et ne craignant pas d'affronter, coûte que coûte, ceux qui torturent des êtres sans défense. De fait, parmi les multiples réactions affectives qu'il s'efforce de susciter, le récit d'immersion dans l'horreur se doit de fomenter les émotions agonistiques qui résultent de l'engagement dans la lutte, les altercations et les combats contre des ennemis détestables. De là, résulte la virulence des propos qui accompagnent l'opération consistant à abattre le masque d'adversaires ordinairement tenus pour honorables. « Pourriture, à la limite hypocrite » (p. 67), « garce de secrétaire » (p. 179), « toute cette pourriture d'Institut » (p. 182), « pouffiasse » (p. 182), etc. : dans la dynamique narrative du récit, l'insulte et l'invective paraissent légitimes. Tout d'abord parce qu'elles sont présentées comme la réponse à des horreurs perpétrées dans une insupportable impunité ; ensuite parce

⁸ Dans sa préface, Brigitte Bardot confie au lecteur : « écrire la préface de ce livre qui est un document vérité sur le terrifiant quotidien des laboratoires d'expérimentation, est une des choses les plus délicates, les plus difficiles que j'ai jamais eu à faire ».

qu'elles justifient que des protecteurs des animaux se dédient à des actions dictées par une colère vengeresse présentée comme naturelle.

On comprend mieux dès lors dans quelle mesure le récit d'immersion dans l'horreur remplit des fonctions bien utiles au développement des mobilisations que les militants appellent de leurs vœux. D'une part, il renforce la détermination de ces derniers en les dotant d'une mission impérieuse ; il contribue à l'édification de cette *estime de soi* qui sous-tend généralement l'engagement dans une forme d'action militante exigeante. Par ailleurs, le récit d'immersion dans l'horreur est le mieux à même de rallier de nouveaux soutiens notamment parce qu'il invite le lecteur — qui pouvait se contenter jusqu'alors de la seule affection portée aux chiens — à se transformer en un opposant viscéral à l'expérimentation animale.

Références

- Collovald A., Neveu E., 2004, *Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Paris, Éd. de la BPI.
- Goffman E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1 – La présentation de soi*, Paris, Éd. de Minuit.
- Jasper J.M., 1997, *The Art of Moral Protest. Culture, Biography and Creativity in Social Movements*, The University of Chicago Press, 1997.
- Lévinas E., 1997, « Visage et sensibilité » dans *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Le livre de poche.
- Mehl D., 2003, « Le témoin, figure emblématique de l'espace privé/public », in Cefaï D., Pasquier D., dirs., *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Neveu E., 2012, « “Nouveaux” journalismes d'enquête et sciences sociales. Penser emprunts, écarts et hybridations », *Tracés*, n° 12 / 3.
- Rémy C., 2009, *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*, Paris, Economica.
- Traïni C., 2009, « choc moral » dans Olivier Fillieule, Lilian Mathieu, Cécile Péchu, *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 101-107.
- Traïni C., 2010, « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », *Revue française de science politique*, n°60/2, 2010, p. 335-358.
- Traïni C., 2011a, *La cause animale (1820-1980). Essai de sociologie historique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011.
- Traïni C., 2011b, « Les émotions de la cause animale. Histoires affectives et travail militant », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, n° 93/ 1, 2011, pp. 69-92.